

Il ne faut avoir, pour le servir, que le moins de personnes possible. Quand elles lui conviennent, elles ne doivent pas être changées trop souvent, ainsi qu'on l'a déjà observé, Tom. I, Chap. X.

On agira plus prudemment en satisfaisant ses fantaisies, qu'en le contrariant. Il arrivera même souvent que la promesse de ce qu'il demande le flattera tout autant que la réalité, comme nous l'avons déjà fait voir, pag. 28 & note 3 de ce Vol.

Il faut, mais prudemment flatter les goûts & les desirs du malade.

§ IV.

Remèdes qu'il faut administrer aux malades de tout âge, atteints de Fièvre continue-aiguë.

La saignée est de la plus grande importance dans cette fièvre, ainsi que dans toutes celles qui sont accompagnées d'un *pouls vis, dur & plein*: elle doit toujours être faite dès l'instant que les *symptômes d'inflammation* se manifestent. La quantité de sang que l'on tire doit être proportionnée aux forces du malade & à la violence de la Maladie.

Importance de la saignée dans cette Maladie.

Si, après la première saignée, la fièvre augmentoit, & si le *pouls* devenoit plus *dur*, il seroit nécessaire de venir à une seconde saignée, peut-être à une troisième, & même à une quatrième, ce qui peut se faire à un intervalle de douze, dix-huit, vingt-quatre heures l'une de l'autre, ou même davantage, si les *symptômes* le permettent. Mais si le *pouls* se maintient dans sa *mollesse*, si le malade se trouve passablement à son aise après la première saignée, elle ne doit point être répétée (4).

Quand & combien de fois il faut la répéter.

(4) L'intervalle que propose ici l'Auteur entre chaque saignée, peut être trop long dans bien des circonstances. 11

Mixture rafraîchissante qu'on doit prescrire lorsque la

Si la chaleur & la fièvre sont très-fortes, on donnera au malade une *mixture* composée de cette manière :

est des cas où la première *saignée*, qui doit être copieuse, toujours relative cependant aux forces du malade, demandée, quatre ou six heures après, à être suivie d'une seconde : c'est la conduite qu'il faut tenir, toutes les fois que le *pouls* reste dur & fort ; à plus forte raison, comme le dit fort bien M. BUCHAN, quand il acquiert plus de *durété*, plus de *force* après cette première *saignée*, ainsi qu'il arrive quelquefois.

Il est rare qu'il faille plus de trois saignées ; car il ne faut pas saigner jusqu'à éteindre la fièvre. Pourquoi ? Si, après la seconde *saignée*, le *pouls* conserve encore ces mêmes qualités, il faut, dix ou douze heures après, procéder à une troisième, qui souvent, & presque toujours, doit être la dernière quand les trois *saignées* ont été faites dans les vingt-quatre heures. Car HYPPOCRATE ne saignoit point pour éteindre entièrement la *fièvre*, mais seulement pour en modérer l'excès. La *fièvre* est si nécessaire, pour la *côction* & la *résolution*, que très-souvent, dans la pratique, nous sommes obligés d'en exciter une artificielle, soit pour soutenir ou ranimer les forces de la Nature, dans les *Maladies aiguës*, soit pour donner du mouvement aux humeurs qui croupissent dans les *Maladies chroniques*, comme nous le ferons voir, note suivante.

La justesse & la modération, qui étoient les règles d'HYPPOCRATE, doivent donc être les nôtres. Il ne saignoit jamais que dans le besoin, & qu'autant qu'il étoit nécessaire. Il se gardoit de prescrire cette opération aux gens épuisés & débiles, même dans les *Maladies aiguës* ; comme les Praticiens savent s'en abstenir dans les *petites-véroles ordinaires*, où les forces de la Nature n'excèdent point, dans la crainte de s'opposer à l'expulsion de la matière morbifique.

Dangerouse prétention de ceux qui saignent pour évacuer l'humeur morbifique. Cette prudence d'HYPPOCRATE est, dit M. CLERC, une belle satire contre la conduite de ces Médecins altérés de *sang*, qui prodiguent témérairement celui des malades. On ne peut jamais faire sortir toute l'humeur morbifique avec le *sang*, à moins qu'on ne l'épuise entièrement. Cette fortie est l'ouvrage de la Nature seule.

Idee qu'on doit se faire de la saignée. Nous ne devons donc regarder la *saignée*, dont nous sommes trop prodigues ou trop avares, quand nous ne l'or-

Traitement de la Fièvre continue-aiguë. 73

Prenez d'eau rose, une once ; chaleur & la
d'eau commune deux onces. fièvre sont
de sirop de vinaigre framboisé, demi-once. très-fortes.

Mélez. On peut mettre un peu de sucre à la place du sirop.

Ajoutez d'esprit de vitriol dulcifié, quarante ou cinquante gouttes.

On donnera cette *potion* toutes les trois ou quatre heures, tant que la *fièvre* sera violente; ensuite il suffira de la donner toutes les cinq ou six heures (5).

donnons que par système ou par habitude, que comme un remède palliatif, calmant & résolutif.

(5) On voit que M. BUCHAN n'entend pas qu'on saigne jusqu'à ce que la *fièvre* soit entièrement éteinte, puisqu'il prescrit une *potion rafraîchissante* pour la modérer, lorsqu'après les trois saignées elle est encore violente. On ne sauroit donc trop le répéter : il ne faut jamais tenter d'éteindre absolument la *fièvre*. La *fièvre*, comme nous l'avons déjà dit ci-devant, page 19 de ce vol., n'est qu'un effort de la Nature, pour se débarrasser de la matière morbifique.

Nos soins doivent donc se borner à calmer ses efforts, En quoi quand ils l'emportent sur les forces du malade; à laisser agir consiste le la Nature, quand ses efforts sont proportionnels avec la ré-travail du sistance que leur oppose le malade; enfin, à donner des for-Médecin, ces à la Nature, quand cette résistance l'emporte sur elle. dans la plu-part des Ma-ladies aiguës, Voilà en peu de mots, en quoi consiste toute la Médecine, dans les *fièvres continues-aiguës*, dans les *fièvres* qui surviennent à l'apoplexie & à la paralysie; dans la *pleurésie*, la *péritonéumonie*, l'angine, la *petite-vérole*, &c. Voilà tout ce qu'on a voulu dire dans des milliers de volumes qui ont été écrits sur cette partie de notre art : cependant voilà ce que nous apprend la simple observation, aidée de la réflexion.

Il est important d'observer ici que nous désignons le genre des Maladies, dans lesquelles la *fièvre* est le premier instrument de guérison, parce qu'il en est d'autres, où non seulement elle seroit un obstacle à cette guérison, mais même où elle deviendroit mortelle, si on ne l'arrêtoit, parce Maladies où il est important d'éteindre la *fièvre*.

Ce qu'il faut
donner lorf-
que le mala-
de a des en-
vies de vo-
mir ;

Si le malade se sent des maux de cœur & des envies de vomir, il faudra seconder les efforts de la Nature, en lui donnant une *infusion* légère de fleurs de *camomille*, ou simplement de l'eau tiède. (Mais s'il ne vomit pas par ces seuls secours, & que les soulèvemens de cœur persistent, il faudra lui donner quinze grains d'*ipécacuanha* en poudre dans un verre d'eau, comme nous l'avons prescrit ci-devant, note 4 du Chap III de ce Volume.)

Lorsque le
ventre est
dur & resser-
ré.

Si le ventre est dur, resseré, le malade prendra tous les jours un *lavement* composé de moitié d'eau & de lait, d'un peu de *sél*, & d'une cuillerée d'*huile*, ou d'un peu de *beurre frais*.

Que si ce *lavement* n'a pas l'effet désiré, on ajoutera de temps en temps, dans la boisson du malade, une cuillerée à café de *magnésie blanche* ou de *crème de tartre*. On pourra lui faire prendre aussi dans ce cas, des *tamarins*, des *pruneaux*, des *pommes cuites*, &c. (6)

qu'elle constitue elle seule la Maladie : par exemple, les *fièvres intermittentes* simples, & à plus forte raison celles qui sont irrégulières, & dont les *symptômes* sont dangereux, les *fièvres nerveuses*, les *fièvres malignes*, *putrides*, &c. On sent que dans ces cas, le malade ne peut être guéri que par l'expulsion entière de la *fièvre*.

Il en est de même de la *fièvre* qui accompagne la *colique néphrétique*. Bien loin de contribuer à la sortie du gravier ou des petites *pierres* qui occasionnent cette *colique*, la *fièvre* ne tend, le plus souvent, qu'à les fixer par l'*inflammation* qu'elle suscite dans les *reins*. La *fièvre* qui accompagne la *pierre* dans la *vesse*; celle qui survient aux *opérations chirurgicales*, aux *luxations*, aux *fractures*, aux *plaies*, aux *piqûres*, aux *déchirures des chairs*, des *tendons*, des *ligamens*, des *nerfs*, &c., n'est pas moins dangereuse, & n'exige pas moins qu'on se hâte de la guérir, comme on le verra dans chacun des articles qui traitent de ces Maladies.

(6) Mais nous avons fait observer, note 3 de ce Chap.,

Si, vers le dixième, onzième ou douzième jour de la Maladie, le *pouls* devient plus *mollet*; si la langue commence à s'humecter; si les *urines* déposent un *sédiment rougeâtre*, il y a tout lieu d'espérer une issue favorable, ainsi que nous le ferons observer, ci-après, note 7, pages 77 & suivantes de ce Volume.

Si, au lieu de tous ces *symptômes*, le malade est affaibli; si le *pouls* foiblit de plus en plus; si la *respiration* devient difficile, avec un engourdissement dans les membres, un tremblement dans les *nerfs*, des *soubresauts* dans les *tendons*, &c., il y a tout lieu de craindre que l'évènement ne soit funeste.

C'est alors qu'il faut appliquer les *vésicatoires* soit au cou, soit à la cheville des pieds, soit dans

Jour où se décide la Maladie : signes favorables;

Défavorables.

Moments d'appliquer les vésicatoires;

qu'il falloit que les *alimens* fussent proportionnés à l'intensité de la Maladie : que, dans les Maladies très-graves, il falloit s'en abstenir absolument : que, dans les Maladies moins graves, on ne devoit en donner que deux fois par jour; & que, dans celles qui n'étoient point dangereuses, on ne pouvoit aller que jusqu'à trois fois en vingt-quatre heures. Si l'on veut parvenir à lâcher le ventre, au moyen de *pruneaux*, de *pommes* cuites, on sent qu'on ne pourra réussir, qu'en les donnant en une certaine quantité. Or, à cette dose, ils feront d'autant plus de mal que la Maladie sera plus aiguë.

Nous croyons donc devoir restreindre ce conseil à la *magnésie blanche*, à la *crème de tartre*, aux *tamarins*, que l'on ajoute à la *tisane*; ou plutôt à du *petit-lait miellé*; à du *petit-lait* auquel on ajoute, selon la sensibilité du malade, du *sirup de violettes*, ou celui de *fleurs de pêchers*, ou celui de *chicorée* composé de *rhubarbe*. Nous croyons même que l'on pourroit parvenir à n'avoir besoin d'aucun de ces secours, si, au lieu d'un seul *lavement* par jour, on en donnoit deux ou trois. On donnera le premier, comme le conseille l'Auteur; on donnera les deux autres à l'eau simple.

76 SECONDE PARTIE, CHAP. IV, § V.

l'intérieur des jambes, des cuisses, &c., selon les circonstances.

Des synapismes :

On peut encore appliquer sous la plante des pieds, des *cataplasmes* composés de la manière suivante, (auxquels on donne le nom de *Synapismes*.)

Prenez de mie de *pain blanc* émié, quatre onces ;
de semence de *moutarde* pulvérisée, deux onces ;

de *vinaigre*, quantité suffisante.

Faites cuire comme les *cataplasmes* ordinaires.

De donner des cordiaux.

Il faut en même temps soutenir les forces du malade avec des *cordiaux*. Tels sont, le *petit-lait* fait avec un *vin généreux*, le *négus*, le *gruau de sagou*, auquel on ajoute du bon *vin*, &c.

§ V.

Traitement de la Convalescence de la Fièvre continue-aiguë.

Le régime dont nous avons parlé, § III de ce Chapitre, est nécessaire non seulement pendant tout le cours de la *fièvre* & de la *Maladie*, mais encore dans la *convalescence*. Si on le néglige dans cette dernière période, on expose le malade à des rechutes, ou à d'autres *Maladies* qui le rendent valétudinaire pour toute sa vie.

Quoique le malade soit foible à la suite de cette *fièvre*, cependant les *alimens* doivent être plus *relâchans* que nourrissans. Il doit éviter avec le plus grand soin toute espèce d'excès. Trop de nourriture, trop de boisson, trop d'exercice, lui deviendroient nuisibles. Il faut que son esprit soit parfaitement tranquille : il ne doit s'appliquer ni à l'étude, ni à aucune autre chose qui demande une grande attention.